



La prière du matin est scandée par la récitation de différents types de kadichs

Une prière pour les morts ?

Le kadich

Par Julien Darmon

Texte du cours visible sur

www.akadem.org/pour-commencer

Novembre 2011

Le kadich est l'un des prières juives les plus connues, plus encore peut-être que le *chema Israël* ou la *amida*. Pour une raison toute simple probablement: il est récité pendant les funérailles puis la période de deuil par les proches d'un défunt.

Or, comme la mort reste dans nos sociétés sécularisées le rare moment où presque tout le monde éprouve encore le besoin de recourir à des rituels, même les juifs les plus éloignés de la pratique religieuse en viennent un jour ou l'autre à réciter le kadich. Il est même imprimé, en phonétique, dans les éphémérides de toutes les institutions religieuses ou funéraires.

Mais s'agit-il pour autant, comme on l'entend souvent, d'une "**prière des morts**" ?

Revenons rapidement sur l'**étymologie** du mot: "kadich" est la traduction araméenne de l'hébreu "kadoch", "Saint" et ses premiers mots – "Yitgadal ve-Yitkadach", "Que soit magnifié et sanctifié..." font référence à un verset messianique [d'Ezéchiel \(38, 23\)](#): "Je serai magnifié et sanctifié et Me ferai connaître aux yeux de nombreux peuples, et ils sauront que Je suis l'Eternel."

L'idée que les vivants adresseraient des prières aux défunts est absolument condamnée dans le judaïsme: c'est à Dieu seul, éternellement vivant, que les prières doivent être adressées.

Les morts n'ont aucun pouvoir. Mais le kadich n'est pas non plus une prière à Dieu en faveur des morts. En fait, on ne parle pas du tout de la mort ou des morts dans le kadich.

Dans d'autres textes lus lors d'un enterrement, oui, mais pas dans le kadich. En réalité, le kadich n'a rien à voir avec la mort.

Son texte se résume à une prière de glorification de la Royauté divine.

Il existe en fait plusieurs versions du kadich qui varient par leur longueur et leur contenu.

Vous trouverez l'intégralité des textes dans les documents joints à ce clip.

Cette diversité s'explique par l'origine et le développement de cette coutume.

À l'origine, c'est-à-dire à l'époque talmudique (c'est-à-dire jusqu'au Moyen âge) le kadich venait en conclusion d'une *dracha*, d'un sermon à la synagogue, puis plus généralement d'une étude en groupe.

Autrement dit, le kadich "originel" est celui que nous appelons aujourd'hui "**kadich de-Rabanan**", "kadich des rabbins", qui appelle la bénédiction sur ceux qui étudient et enseignent la Tora.

Ce n'est que par la suite, à l'époque post-talmudique, que le kadich a vu son emploi se généraliser: alors qu'il venait auparavant clôturer un discours, il sert désormais à scander la prière en en délimitant les parties principales.

Plusieurs types de kadich se succèdent ainsi durant l'office du matin (*cha'harit*):

Un **kadich de-Rabanan** vient d'abord marquer la fin de l'étude préliminaire de textes.

Ensuite, un kadich simple sépare la lecture de Psaumes de la récitation du Chéma Israël.

Enfin, un troisième kadich pour l'acceptation des prières, dit "**kadich Titkabal**", de la racine **קבל** qui signifie "réception" trouve sa place après la amida, la prière principale que l'on récite en se tenant debout.

Une des particularités du kadich est qu'il est récité en araméen et pas en hébreu. L'araméen était la langue commune du peuple, seuls les plus érudits savaient lire et parler l'hébreu. Nous reviendrons plus tard sur ce point.

Paradoxalement, c'est cette origine "humble" du kadich, s'il est permis de s'exprimer ainsi qui a fait qu'il a fini par tenir une si grande place. Parce que c'était une prière "en langue profane", il a longtemps échappé à une canonisation qui en aurait fixé la forme précise et définitive.

Il est important de noter que le kadich, en tant que prière de sanctification, ne peut pas être récité seul mais requiert un minimum de dix hommes formant communauté, ou *minyán*.

On apprend cela du verset ([Lévitique 22, 32](#)): "Et je serai sanctifié *au sein* (*Eda*) des enfants d'Israël, Je suis l'Eternel qui vous sanctifie" les Sages déduisant d'un troisième verset que l'expression "au sein" désigne un groupe de dix personnes.

À ce titre, elle est analogue à la **kedoucha** récitée pendant la amida au cours de laquelle nous scandons *Kadoch, Kadoch, Kadoch...* Cette Kedoucha est à l'origine un chant entonné par les anges qui entourent le trône divin, auquel la prière des hommes fait écho.

Autrement dit, entre la Kedoucha des anges, la Kedoucha des hommes – en hébreu – et le kadich en araméen, il existe tout un jeu subtil d'échos et de renvois réciproques. La littérature mystique de la cabale, pour laquelle la prière est un thème central, s'est grandement intéressée à ce sujet.

Tout cela ne nous explique pas encore pourquoi le kadich est devenu, dans la conscience commune, la "prière des morts".

Pourquoi, au-delà du rite ponctuel des funérailles, est-ce le kadich qui est récité par les endeuillés au cours des offices synagogaux ? Et pourquoi fait-on cela pendant onze mois après le décès d'un parent, puis à chaque anniversaire de décès ?

Pour comprendre cela, il faut revenir sur ce que signifie "prier pour les morts" dans le judaïsme. Le judaïsme, tout au long de la Bible, se définit comme une "religion", ou plus correctement un "enseignement" (c'est le sens du mot "Tora") de la **vie**.

Du point de vue symbolique d'abord, la Tora s'oppose radicalement à l'idolâtrie, précisément parce-que ses dieux faits de bois ou de pierre sont considérés comme "morts" contrairement au Dieu vivant.

Mais la Tora combat aussi le culte des morts à proprement parler et tout ce qu'il implique : offrandes aux ancêtres, dialogue avec les âmes des trépassés, nécromancie, etc...

Ce sont là des pratiques que l'on retrouve aujourd'hui encore dans les religions populaires, de la Chine à l'Afrique en passant par l'Amérique du Sud.

Or, comme le disent les [Psaumes \(115, 17\)](#) : "Ce ne sont pas les morts qui vont louer Dieu".

Le judaïsme est une religion du **Dieu vivant**, pratiquée par les vivants, selon la Tora qui est "arbre de vie" et dont les commandements amènent à la vraie vie.

C'est dans cette vie-ci, sur cette terre, que l'homme peut progresser spirituellement et se rapprocher de Dieu. C'est ici et maintenant qu'il doit faire le choix d'adhérer à la volonté divine en luttant contre son mauvais penchant et la simple jouissance matérielle.

Mais pour les morts, tout est déjà joué: quel mérite y a-t-il à reconnaître la royauté divine et à renoncer aux tentations terrestres quand on se trouve dans ce que le judaïsme appelle le "monde de vérité" ? Les morts ne peuvent pas, par eux-mêmes, progresser.

Ce qu'ils ont semé de leur vivant continue de porter ses fruits après leur décès: leurs enfants sont les témoins de l'exemple qu'ils ont donné de leur vivant et de l'éducation qu'ils ont choisie pour eux.

Le comportement vertueux des enfants est à mettre "au crédit" des parents, et accroît donc leur mérite même après leur mort. C'est ce qu'on appelle "**contribuer à l'élévation de l'âme du défunt**".

Il y a bien des manières de faire fructifier l'héritage spirituel de ses parents – par un comportement vertueux, par l'étude de la Tora, etc. Sur le plan de la pratique synagogale, cela passe par la récitation du kadich qui clôt chaque office.

C'est pour cette raison qu'on l'appelle "kadich des endeuillés" ou "**kadich des orphelins**" – bien qu'il ne diffère ni dans la formulation, ni dans la fonction, des autres kadichs.

Le fait que les proches parents récitent le kadich pour un défunt est en réalité un compromis par rapport à la coutume antique. A l'époque on exigeait que l'endeuillé dirige l'intégralité de l'office, pas simplement qu'il récite le kadich de clôture.

Mais les évolutions historiques ont fait que les gens capables de diriger correctement un office ont été de moins en moins nombreux, et la fonction de directeur des prières (**chalia'h tsibour**) a été de plus en plus dévolue à un professionnel, le '**hazan** ou chantre.

Afin de permettre à tout le monde d'honorer la mémoire de ses parents, on a à partir du Moyen Âge, limité la participation des endeuillés à la récitation du kadich final.

Questions et idées reçues

Pourquoi le texte du kadich est-il en araméen ?

Contrairement à l'ensemble de toutes les autres prières juives, le kadich est composé non pas en hébreu – la langue sacrée, celle de la Tora – mais en araméen. L'araméen est la langue que parlaient les juifs entre le retour de l'exil de Babylone au VI^e siècle avant l'ère commune et le XI^e siècle, soit pendant près de 15 siècles.

Cette langue n'était d'ailleurs pas une langue spécifiquement juive: elle était commune à tous les peuples du Moyen-Orient ancien avant la conquête islamique.

Elle est par ailleurs très proche de l'hébreu, mais malgré, ou peut-être à cause de cette proximité, elle a souvent été considérée comme indigne du statut de "langue sainte".

On dit ainsi dans le Talmud (Sota 33a) que les anges comprennent toutes les langues mais qu'ils refusent de prêter l'oreille à l'araméen.

Les commentateurs traditionnels glosent justement sur cette particularité en expliquant que le kadich est composé dans cette langue profane justement pour que les anges ne

l'entendent pas. En effet, expliquent-ils, le kadich est une prière d'une force et d'une beauté telles, que les anges risqueraient d'en être jaloux.

De plus, le kadich exprime la certitude d'un avenir messianique dans lequel les hommes dépasseront le niveau spirituel des anges: autre motif de jalousie...

Il existe aussi une explication historique: comme nous l'avons dit plus haut, le kadich était à l'origine prononcé à la fin des sermons dans la synagogue.

Ces sermons étant adressés à un public pas forcément instruit qui ne maîtrisait généralement pas l'hébreu, ils étaient prononcés en araméen; et la "prière de sanctification", ou kadich, qui les clôturait était énoncée dans la même langue.

Les endeuillés récitent le kadich à chaque anniversaire de décès, mais aussi pendant les **onze** premiers mois de deuil.

Pourquoi onze et non pas douze, ce qui formerait une année complète ?

Selon la tradition juive, avant d'accéder au Jardin d'Éden, l'âme des défunts réside un certain temps au **Guéhinom**, qui a donné en française "Géhenne" et qui désigne une sorte de purgatoire.

Là, l'âme est purifiée de ses fautes passées. Plus elle a fauté, plus elle y reste longtemps – mais pas plus de douze mois. C'est pourquoi les endeuillés récitent le kadich pour leur parents pendant la première année : pour leur abréger leur séjour au Guéhinom ou le leur rendre moins pénible.

Mais comme il serait inconvenant de supposer qu'ils ont pris "la peine maximale", on récite le kadich non pas pendant douze mois, mais pendant onze...

Pourquoi les ashkénazes se lèvent-ils tandis que les sefarades restent assis pendant la récitation du kadich ?

Cette différence se fonde sur un passage du Talmud de Jérusalem qui prescrit de se lever pour le kadich. Les Ashkénazes considèrent que ce passage a force de loi, les Séfarades non.

Ceci pourrait accréditer l'hypothèse selon laquelle les Ashkénazes sont plutôt les héritiers des communautés de Palestine, tandis que les Séfarades se rattachent plutôt aux traditions babyloniennes.

Il semble cependant que la coutume de se lever pour le kadich soit, chez les Ashkénazes eux-mêmes, relativement tardive – les premiers recueils de coutumes qui en parlent datent

de la fin du Moyen Âge, alors que des livres plus anciens parlent seulement de l'habitude de se redresser sur son siège. Toujours est-il que cette différence, qui peut paraître triviale, est devenue au fil des siècles un fort marqueur identitaire, surtout dans les communautés mixtes, où les Ashkénazes se lèvent fièrement et les Séfarades mettent un point d'honneur à rester assis...